

A bon vin, pas d'enseigne

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200912>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

posée, c'est-à-dire nous communiquer des variantes, texte ou musique, de la chanson ci-dessus.

Elle partira.

C'était l'été dernier.

Un Anglais en villégiature dans une de nos stations du littoral arrive tout essoufflé au bureau de poste :

— Aôh, mossié, voici oune lettre pour le Angleterre. Pensez-vous qu'elle pouvait encore prendre le prochaine train; il est plus que quinze minoutes?

— Oh! oui, monsieur, c'est assez tôt.

— Vraiment? Vous pensez? C'est oune chose très importante. Il fallait absolument que mon lettre il parte tout de souite.

— Oui, oui, monsieur, je vous le répète, c'est assez tôt; elle partira, votre lettre.

— N'est-ce pas, par le prochaine train, dans quinze minoutes? Ce était très important.

— Mais oui, mais oui;... quand je vous dis qu'on va atteler la Grise.

— Oh! yes, yes, merci beaucoup; j'étais très reconnaissant à vous.

Le mariage, la femme et les affaires.

Un charcutier de Chicago, devenu archi-millionnaire, a écrit à son fils, la veille de son mariage, la lettre suivante, qui nous semble de nature à intéresser d'autres que de jeunes Américains sur le point de convoler en justes noces :

Mon cher fils,

Puisque c'est ainsi, tout va bien, et, si tu veux faire plaisir à ton père, tu ne saurais fixer trop tôt le jour de tes noces. Je suis pour les brèves fiançailles et pour les longs mariages : c'est avant de se fiancer qu'il faut ouvrir l'œil.

Il y a des hommes qui demandent la main d'une jeune fille sans savoir qu'elle a de faux cheveux et qui, ensuite, poussent les hauts cris et soutiennent avoir été trompés sur la valeur de la marchandise, parce que leur femme possède non seulement un chignon artificiel, mais encore un œil de verre et une jambe plus courte que l'autre. Ces imbéciles-là ne m'inspirent aucune sympathie. Ce sont eux qui font croire à leur fiancée que pendant toute la durée du mariage ils porteront sur leurs genoux ses charmes de cent quarante livres, chaque soir, de sept à onze heures. Pour la future épouse, il est plus intéressant de savoir s'ils pourront tenir dans leurs bras, l'espace de cinq minutes seulement, un bébé de dix livres, sans pousser des soupirs comme s'il pesait dix quintaux.

La jeune fille entend à l'ordinaire le plus léger chuchotement destiné à lui dire qu'elle est le plus merveilleux produit de tout le marché. Mais a-t-elle l'outie conformée de façon à comprendre son mari quand il lui déclare à haute et intelligible voix qu'elle jette l'argent par les fenêtres et qu'il l'engage à être plus économe? Être au clair sur ce point est une chose essentielle pour le mari.

Une femme que tu caresses et dolotes fait ronron, cela va de soi. Il est utile cependant d'y aller de temps en temps un peu plus fermement, pour voir si dans la colère elle ne griffe pas et ne jette pas feu et flammes.

A mon avis, il n'y a au monde qu'une seule chose pire qu'une femme emportée, c'est la femme qui, étant furieuse, demeure calme. Tandis que la première évapore sa bile sur la vaisselle, la seconde ressemble à la locomotive d'un train de marchandises stationnant dans une gare; en l'entendant souffler tranquillement à tes côtés, tu l'énerves et tu as envie de fuir, de peur d'une explosion; mais elle ne saute pas; sa violence s'échappe goutte à goutte.

Une femme colérique fait fuir son mari au cabaret, mais la résignée le conduit à l'asile des fous; elle lui met sur le dos ses fautes à lui comme un gamin attache une boîte de fer-blanc à la queue d'un chien, et plus il s'efforce de s'en débarrasser, plus il en entend l'énumération.

D'après ce que j'ai pu voir, rien de ce que je te dis ici ne me paraît se rapporter à Hélène Heath.

Elle est vraiment une jeune personne désirable : jolie, intelligente, raisonnable et sans disposition aucune à faire des folies ou à te pousser à en commettre. Lui apporterais-tu un million au lieu de cinquante dollars par semaine, que tu devrais encore travailler fort et ferme à te rendre digne d'elle.

Veux-tu connaître maintenant mon sentiment sur le sexe dans les affaires? J'apprécie au-delà de tout la femme au foyer; au bureau, en revanche, je préfère me passer d'elle. C'est, je le reconnais, une conception vieux jeu et qui n'empêchera pas le sexe de s'insinuer là où ne devraient s'agiter que des hommes.

Je ne traite jamais d'affaires avec une femme sans me rappeler un incident de ma première année de mariage.

Ta mère et moi, nous avions installé notre ménage dans un de ces petits cottages dont tu trouveras la description poétique dans mille romans, mais où, si tu veux m'en croire, tu te garderas bien d'aller te fourrer. Notre maisonnette avait une véranda ornée d'un ravissant rosier grimpant; mais on n'y trouvait pas de robinet à eau dans la cuisine. Sur la terrasse, des centaines de fleurs aujourd'hui démodées; à la cave, des légions de rats. Un demi-arpent de terrain s'étendait derrière le logis. L'intérieur était moins spacieux : quand je m'asseyais, je ne pouvais étendre les jambes sans mettre mes pieds en dehors de la fenêtre. Bref, c'était un lieu idyllique pour pique-niquer; seulement, l'expérience enseigne que l'on fait la plupart de ses pique-niques avant le mariage.

Ta mère cuisinait. Moi, je me démenais pour qu'elle eût quelque chose à mettre dans notre marmite. C'était, comme tu le vois, une existence modeste; mais nous avions résolu de nous en estimer parfaitement heureux. Pour la plupart des hommes, le bonheur est quelque chose qui doit toujours arriver demain. Moi, je me suis fait une règle de ne jamais ajourner le billet de la chance. N'accepte au reste aucune traite sur le bonheur; car on ne les paie pas, on ne fait que les renouveler de mois en mois.

J'étais alors l'employé d'une maison de denrées coloniales; mais j'avais déjà un faible pour les cochons. En attendant d'être en état de me livrer au commerce de ces animaux, j'achetai un ravissant goret. Nous avions mis dans notre bonnet de l'engrais à crédit pendant l'été et de lui présenter en automne la note de sa pension.

Nous l'enfermâmes dans une petite étable. Tout joli qu'il était, il ne se distinguait pas, les premiers jours, de ses congénères. Au bout de peu de temps cependant, nous vîmes que nous n'avions pas affaire à un vulgaire cochon grognard et farfouilleur. Ta mère le baptisa «Toby» et le laissa aller et venir librement.

Il accourait comme un chien quand on l'appelait par son nom. Vrai, je n'ai jamais vu cochon plus familier. Il s'asseyait à côté de nous sur la véranda, essayait de se glisser le soir dans notre appartement et, lorsque je revenais du bureau, courait à ma rencontre en poussant de petits cris aigus, pour marquer son contentement.

Aucun porc ne transforma si rapidement en lard le maïs dont on le nourrissait. Plus il engraisait, plus aussi il croissait en considération auprès de nous. Bien que je n'en fisse rien paraître, je ne pouvais moi-même me défendre d'une certaine tendresse pour cet animal. J'étais, d'autre part, un grand amateur de viande de cochon; aussi, quand vint le mois de novembre et que Toby eût atteint le maximum de son embonpoint, je le fis conduire à l'abattoir. Nous avions d'ailleurs un urgent besoin de provisions de bouche.

Le lendemain, à dîner, ta mère, l'air à la fois grave et important, déposa majestueusement sur la table un rôti doré et juteux. Moi, après l'avoir découpé, je lui demandai sans malice : «Veux-tu un morceau de Toby, mon amour?»

Elle me regarda fixement pendant quelques secondes, puis éclata en sanglots et se précipita hors de la chambre. Je la rejoignis, lui demandant ce qu'elle avait. Alors, elle retint ses larmes, se mit dans une colère bleue et s'écria que j'étais un sans-cœur, un affreux cannibale! Cela la soulagea; elle se remit à pleurer doucement tout en me priant de retirer Toby du saloir et de l'enterrer au jardin.

Je fis appel à son bon sens, et elle voulut bien reconnaître combien onéreuses seraient de telles

funérailles, le prix de la viande de porc étant de huit cents la livre.

Cependant, cette scène m'avait coupé l'appétit et je n'aurais pu goûter au rôti fumant du dîner, non plus qu'aux tranches froides du souper. C'est pourquoi je portai les restes de Toby au restaurant le plus proche, où il ne fit sangloter personne, et j'emportai une somme rondelette.

L'histoire de Toby me montra que les femmes ne valent rien en affaires, du moins pas dans la branche des salaisons. Dès lors, j'ai été en relations avec beaucoup d'entre elles et j'ai toujours vu que, lorsqu'elles se sentent faibles, elles mettent leur sexe dans la balance pour la faire pencher de leur côté, et que, si au contraire elles se croient supérieures aux hommes, elles font abstraction de leur côté féminin, et se montrent plus inflexibles qu'aucun de nous. Bref, elles entendent gagner en tout. Or un jeu qui ne m'offre aucune chance ne m'amuse nullement.

Encore une fois, j'aime trop la femme à la maison pour la désirer dans mes bureaux. Au lieu d'elle, je préfère engager son mari, et je me flatte qu'ainsi tous deux travaillent pour moi; car une femme d'intérieur est le meilleur stimulant d'un employé de bureau. Et puis, un homme marié vaut plus qu'un célibataire. Sa femme augmente sa valeur. Il se couchera volontiers un peu plus tôt et sera aussi plus matinal; il travaillera avec plus de courage et de persévérance que celui dont chaque soirée se passe avec une autre jeune fille et qui ne saurait pour cette raison demeurer chez lui.

Aussi, mon cher garçon, le jour de ton mariage avec Hélène, je porterai tes appointements à 75 dollars par semaine.

Maintenant, je te laisse le soin de te conduire dignement, tout en priant que ta femme y veillera mieux que toi-même.

Ton affectionné père,
John GRAHAM.

A bon vin, pas d'enseigne.

La Chine est un pays charmant,
Qui doit vous plaire assurément, etc.,

dit la chanson. Nous doutons fort que ce soit là l'opinion des docteurs.

Une loi chinoise, fort malicieuse, exige, à la porte des médecins, autant de lanternes allumées que le médecin a fait mourir de malades.

Un soir, un Européen, habitant Pékin, cherchait à travers la ville un médecin pour un des siens tombé malade dans la nuit. Il courait depuis une heure, rebuté par le grand nombre de lanternes accrochées au-dessus de toutes les portes, lorsque le modeste éclairage de l'une d'elles le décida. Trois lanternes seulement s'y balançaient mélancoliquement à la brise.

L'Européen réveille le médecin et l'emmène en courant.

— Fils d'Esculape, lui dit-il en chemin — ne trouvant rien de plus oriental — tu dois être le meilleur médecin de cette cité?

— Pourquoi cela?

— Parce que tu n'as que trois lanternes à ta porte, tandis que tes collègues comptent les leurs par douzaines.

— Je n'exerce que depuis trois jours, répondit flegmatiquement le médecin chinois.

Si nos médecins étaient soumis à même loi,... quelle illumination!

Mauvaise excuse. — Il y a bien quelques semaines déjà que nos confrères ont annoncé la publication des *Nouvelles chansons* de Jacques Dalcroze. Nous venons beau dernier. Nous pourrions essayer d'excuser ce retard, disant qu'il n'est pas mauvais de rafraîchir la mémoire du public, sollicité de toutes parts par mille choses diverses. Mais l'excuse est mauvaise, puisqu'il s'agit de Jacques. Ses chansons, toujours attendues avec impatience, ne s'oublient pas. Le recueil des «Chansons du cœur qui vole», au nombre de douze, et celui des «Propos du Père David la Jeunesse», qui forme une première série de chansons romanes,